

## Livres

---

Numéro 809, juillet–août 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2020). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (809), 46–48.

## La retraite

### La rencontre de soi

VALOIS ROBICHAUD

Montréal, Éditions du Cram, 2019, 289 p.

**G**érontologue et spécialiste de la relation d'aide, Valois Robichaud collabore avec l'Université de Moncton et l'Université du troisième âge. Sa thèse de fond, développée à partir de son expérience vécue, consiste à dire que l'on n'est jamais à la retraite. Même si le travail au sens strict du terme ou encore la vie professionnelle a pris fin, la personne est appelée à continuer à progresser et à se découvrir elle-même, toujours davantage.

Ce livre est un curieux mélange : à la fois récit personnel autodiégétique ; essai sur la retraite et sur la psychologie du vieillissement et sélection d'articles de journaux, de revues et de sites Web. On y trouve des références attendues telles qu'Erikson, Foucauld, Fromm, Jung, Rogers, Levinas, Monbourquette et Corneau (mais étonnamment pas Buber ni Maslow, simplement évoqués) et d'autres qui surprennent un peu : Jacques Leclercq, Georges Lapassade (que l'on a bien connu ici lors de la Révolution tranquille), André Rochais, Jeannine Guindon. L'auteur émaille son récit de très nombreuses citations de personnes rencontrées au cours de sa vie : élèves, collègues, amis, collaborateurs. À cela s'ajoutent ce qui m'a semblé être des notes de cours, des



exercices et des questionnaires. J'ai pensé à Jacques Grand'Maison qui affectionnait ce va-et-vient constant entre la théorie et la vie concrète. C'est parfois déroutant au plan de la logique, mais stimulant au plan de l'ancrage dans les expériences vécues.

Sur l'ensemble, deux chapitres ont retenu davantage mon attention : celui sur la rencontre de soi qui est, au fond, l'œuvre de la retraite (et le propos principal du livre) et celui sur la perception du temps. Vieillir, c'est relire le temps, le remâcher, l'actualiser, naviguer entre le temps extérieur à soi et le temps intérieur. L'auteur rappelle la différence entre *chronos* et *kairos*, « le temps propice » : « On voit le temps du travail se transformer dans sa nature (conditions, technologie), dans son aménagement (horaires), son rythme, sa durée (retraite anticipée, retraite repoussée et chômage). Le temps libre augmente en durée. Et le temps de formation devient permanent et dure toute la vie. Il y a là un

tout nouveau paradigme pour les temps sociaux, les temps personnels et les âges de la vie » (p. 218-219).

Un troisième chapitre, portant sur la spiritualité, m'a aussi particulièrement interpellé. L'auteur établit une distinction utile entre foi, religion et spiritualité. Respectueux des choix de chacun, il s'inscrit lui-même très clairement au cœur de la foi chrétienne, avouant même avoir pensé à la vie religieuse. Tout au long du livre, la dimension spirituelle émerge, sans prêchi-prêcha, mais avec transparence.

Le vieillissement de la population et la course à la retraite des *baby-boomers* rendent ce livre opportun. Il se révélera aussi particulièrement utile à tout lecteur en quête de cheminement personnel, ainsi qu'au personnel et aux responsables de l'animation de résidences pour retraités.

**André Beauchamp**

## La vie spirituelle et psychologique de Charles de Foucauld

PATRICK MAHONY

Paris, L'Harmattan, 2019, 153 p.

**E**n 2016, le centenaire de la mort de Charles de Foucauld, assassiné au Sahara dans la tourmente de la Première Guerre mondiale, a inspiré de nouvelles recherches sur cet homme paradoxal et

**LE PRÉCURSEUR**

VOTRE ACTUALITÉ MISSIONNAIRE DEPUIS 1920

PUBLIÉE PAR LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

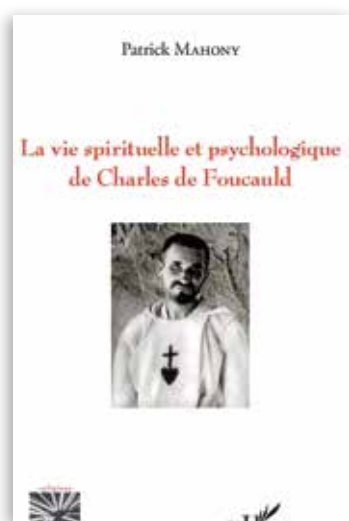
10\$ PAR AN

ABONNEMENT NUMÉRIQUE

[www.pressemic.org](http://www.pressemic.org)

son héritage spirituel. L'ouvrage de Patrick Mahony, psychanalyste didacticien à la retraite, s'inscrit dans cette réactualisation.

Le titre du premier chapitre annonce clairement son regard de psychanalyste : « Charles : une vie de deuil grandement réussie ». À six ans, en 1864, il perd successivement et dans des conditions dramatiques sa mère, son père et sa grand-mère. Ce tsunami de calamités, avec ses effets psychiques, va affecter Charles (comme sa sœur, d'ailleurs) tout le reste de sa vie. L'auteur analyse celle-ci selon deux phases de deuil. La première est marquée par le refoulement et la révolte destructrice et suivie, à partir des années 1880, de lentes, variées et aventureuses recherches de reconstruction personnelle, qui l'ont conduit à des explorations en Algérie et au Maroc.



C'est en 1886 que s'amorce la deuxième phase, plus lumineuse, du deuil par une conversion religieuse : « L'ancien orphelin, victime passive des morts familiales, évolue activement comme un frère universel [...]. Plus encore, Charles rebaptise la communion des saints comme une fraternité de saints, une fraternité éternelle » (p. 36). À 28 ans, il est déjà au mitan de sa vie.

C'est cette longue, laborieuse et complexe histoire de libération et de création familiale universelle que développent les chapitres suivants. Mahony, heureusement, n'en reste pas à une vision psychanalytique de pulsions sublimées. Son interprétation d'une vie de deuil pleinement réussie offre une carte à grande échelle, précieuse pour mieux saisir la dialectique socio-psycho-

spirituelle vécue sur différents terrains déroutants, du Proche-Orient au Sahara. Elle permet de comprendre la foi singulière de Charles et les fortes tensions qu'il a vécues – entre solitudes et relations, obéissance et insoumission, douceur et agressivité d'ancien militaire, humilité et orgueil d'aristocrate, patience et impatience en raison d'une hypersensibilité au temps. Elle incarne et humanise un géant spirituel dans l'histoire de vie d'un adulte-enfant qui a découvert Jésus de Nazareth.

L'auteur s'intéresse aussi à Charles de Foucauld en tant que lecteur, mais surtout en tant qu'écrivain. À cet égard, celui-ci est prolifique. La totalité de ses écrits, tant spirituels que linguistiques (sur la langue berbère), « atteindrait aisément l'équivalent de 70 volumes de longueur moyenne » (p. 115). En contradiction avec son désir d'imitation littérale de Jésus qui n'a rien écrit, « son travail d'écriture à la main dépasse de beaucoup le travail physiquement rude qu'il a essayé de pratiquer comme idéal monastique » (p. 114). Et pourtant, il ne se veut pas et n'est pas un auteur proprement dit. Écrire ses méditations, par exemple, est une « expression intense de sa nature foncièrement relationnelle [...], depuis le malheureux écolier qui écrivait des lettres quasiment tous les deux jours, et quelquefois jusqu'à 40 pages à son grand-père [...] jusqu'à la Première Guerre mondiale » (p. 117) en vue de recevoir des lettres de réconfort. Pour ces écrits pas toujours faciles à lire, Mahony est le premier, à ma connaissance, à proposer de judicieuses « stratégies de lecture » (p. 124).

L'exergue mystérieux du poète T.S. Eliot, qui ouvre et conclut ce livre – « Le terme de notre quête sera d'arriver là d'où nous étions partis. Et de savoir le lieu pour la première fois » –, ainsi que les nombreuses références, incitent à penser que l'ouvrage s'enracine dans un lieu/moment de vie de l'auteur bien antérieur à 2016. Cet ancrage personnel sous-jacent inscrit cette analyse psychanalytique dans une dynamique existentielle vive, contribuant à réactualiser de façon transdisciplinaire, mais aussi transgénérationnelle et transconfessionnelle, une vie spirituelle en recherche de nouvelles liaisons.

**Gaston Pineau**

## Éloge du retard

HÉLÈNE L'HEUILLET

Paris, Albin Michel, 2020, 184 p.

**Q**u'on ne s'y méprenne pas : ce livre au titre provocateur n'est en rien un répertoire d'excuses pour les retardataires ni une banalisation de l'incivilité. Car le retard auquel l'auteure nous propose de réfléchir n'est pas celui du temps dérobé aux autres, mais plutôt celui, inattendu, qui nous donne l'occasion d'être à l'heure avec nous-même, de vivre un décalage temporel dans nos existences surchargées, une bouffée d'air qui nous fait retrouver la valeur de la vie. Le retard comme écart.

En scrutant l'angoisse du retard qui hante notre époque, l'auteure en fait ressortir le côté subversif. Dans un monde obsédé par la performance, où le temps est géré, calculé, mesuré et minuté, où même le temps libre se définit à partir du temps de travail, un petit retard devient un interstice de résistance permettant de retrouver un rapport plus subjectif à la temporalité. Le temps objectif est celui que nous comptons, celui de notre emploi du temps ; le temps subjectif, celui que nous vivons à travers notre sensation du temps. Éprouver le passage du temps en étant en retard, c'est préférer le « bon moment » du *kairos* à la pression du *timing*.

Le capitalisme impose la cadence et prélève notre temps en le transformant en force de travail, mais prendre le risque du retard nous aide à reconquérir notre faculté d'agir au sens où l'entend Hannah Arendt. Alors que l'*activité*, ancrée dans des conditions biologiques, est associée au travail, pour Arendt l'*action* est ce qui vient donner un sens à la vie et donc ce qui la rend proprement humaine et consciente. Et pour agir humainement, il faut du temps, notamment du temps de contemplation. Or, contempler, c'est prendre le temps de s'attarder, comme en témoigne l'expérience du beau chez Kant (*Critique de la faculté de juger*, Flammarion, 2000, p. 201). Dès lors, on peut concevoir la contemplation comme art du retard et même droit au retard : elle est nécessité de s'arrêter, sensation de la durée,



plaisir d'exister. L'Heuillet fait d'ailleurs remarquer que lorsque cette part de contemplation n'est pas au rendez-vous, le *burn-out* se profile souvent à l'horizon.

Dans le même esprit, la philosophe et psychanalyste rappelle que la contemplation est aussi ce qui désamorce la pulsion : « Le temps pulsionnel est sans substance, réduit à la pulsation du "plus" et du "moins". C'est un temps haché dans lequel on ne peut s'installer, dans lequel on ne peut demeurer » (p. 152). Et si, en réaction à ce temps fragmenté, le retard était une disposition nous permettant de véritablement habiter le temps ? Au passage, l'auteure questionne l'expression « On n'a qu'une vie à vivre », trop souvent interprétée de façon consumériste comme course à la jouissance dans une société qui carbure à l'accélération. Les insomniaques trouveront également dans cet essai une réflexion audacieuse sur les liens troubles entre le retard et l'insomnie qui témoignent, chacun à sa façon, d'une perte du temps subjectif. Ainsi, c'est parfois à trois heures du matin que peut se produire la rencontre avec soi-même. Mais dormir profondément, c'est aussi prendre le risque d'être en retard.

Cette période de pandémie qui déboussole notre rapport à la temporalité et en conduit plus d'un à vouloir « tuer le temps » nous rappelle que nous sommes des êtres temporels. Voilà une excellente occasion de réfléchir sur notre façon d'habiter le temps.

**Anne-Marie Claret**

## *Se soigner du cancer sans se faire tuer*

JEAN BÉDARD  
Montréal, Leméac, 132 p.

**J**ean Bédard, romancier, philosophe, paysan et professeur en travail social, nous livre ici une réflexion parfois très personnelle, même intime, mais surtout passionnante et très profonde sur le sens de la vie. Dans la préface de l'ouvrage, la docteure Nicole Archambault traduit bien la visée de l'auteur. En nous faisant part « avec beaucoup d'intelligence de sa démarche singulière vers la guérison à travers les hauts et les bas de son parcours de personne atteinte d'un cancer agressif [...], il nous offre avec simplicité et cohérence ses réflexions sur le sens existentiel de la santé, de la maladie, du vieillissement et de la mort » (p. 11).

Un cancer colorectal avec métastases au foie a en effet confronté Jean Bédard à un choix difficile. Il a refusé la chimiothérapie que lui recommandait fortement son oncologue, en raison de son efficacité douteuse pour ce type de cancer et à son âge et « parce que le gain ne valait pas les risques » (p. 41) que ce traitement entraîne. Il opta plutôt pour une thérapie nutritionnelle axée sur le renforcement du système immunitaire. Ce choix mûrement réfléchi est très bien expliqué aux lecteurs – le titre du livre y fait d'ailleurs écho. Il se veut en cohérence avec sa quête spirituelle et avec le sens qu'il donne à son existence, qui est « de croître en humanité » quelles que soient les circonstances – et grâce à elles – en humanisant le plus possible ce qui lui arrive d'inhumain. Aussi opte-il pour un traitement qui respecte son approche de la vie, dans laquelle l'intégrité spirituelle et l'intégrité biologique ne font qu'une, cette dernière étant l'appétit du vivant à « s'auto-conserver », à persévérer dans l'être dirait Spinoza, phénomène « que la science ne comprend que très partiellement » (p. 41). Cette expérience éprouvante lui a ainsi permis d'être au plus près de la finalité de la vie, qui l'habite et le porte « qui ne consiste pas à échapper aux moments décisifs de notre existence, mais à les traverser sans

se perdre » (p. 17), en accueillant la mort, comme partie de la vie.

Récit donc, aux accents souvent émouvants, d'un processus de guérison dans lequel l'auteur se projette « par-dessus le mur de la peur » (p. 73), ce petit livre est aussi un trésor de réflexions revigorantes. Entre autres sur la santé comme « une force créatrice qui avance en utilisant des milliers de contraintes pour faire son chemin » (p. 66) ; sur la médecine encore trop tributaire d'une vision mécaniste de la vie ; sur le vieillissement comme épanouissement de l'existence plutôt que sa flétrissure. On y trouve également un beau témoignage d'amour à sa compagne Marie-Hélène.



Jean Bédard n'a de cesse, dans ses romans comme dans ses essais, d'insuffler le goût de la vie et d'éveiller nos sens à la beauté du monde. Il assume cette tâche comme une mission, percevant comme le signe d'une « dévolution » tragique de notre civilisation, fût-elle hyper-technique, le fait de perdre collectivement de vue « les besoins du vivant (les nôtres compris) », voire de les nier par nos manières de vivre, de produire, de gouverner.

Ce livre, appelant à un retour urgent à l'essentiel, a cette vertu inestimable de savoir « transmettre l'espérance », une force vitale par excellence.

**Jean-Claude Ravet**